

Il est vrai que son but principal est de conduire les hommes vers leur salut éternel et vers la sainteté; mais le long de ce chemin elle rencontre l'indigence, la misère, la souffrance de ses enfants. Donc, elle ne peut pas rester indifférente en présence de ces faits. Elle n'abandonnera pas l'homme qui souffre. Les regards fixés sur le bon Samaritain, elle se penche sur l'homme malheureux pour lui offrir une assistance, pour lui apporter un soulagement.

A ces droits, comme à ces devoirs, elle ne peut pas renoncer. C'est pourquoi nous voyons l'action bienfaisante de l'Eglise se poursuivre sans interruption depuis son berceau à travers les siècles. Inspirés par le Saint-Esprit, les Apôtres appellent à leur côté sept diacres à qui ils recommandent le soin des pauvres, de l'entretien des veuves et des orphelins. Combien de sollicitude on voit déjà de la part de Saint Paul pour organiser des quêtes au profit des pauvres et pour distribuer ensuite les dons rassemblés entre les besogneux. Les formes des secours portés aux pauvres vont varier dans la suite des temps, mais l'activité charitable elle-même ne cessera jamais dans l'Eglise. Dans toutes les époques le Saint-Esprit éveillait des aumôniers éminents qui font voir ce champ du travail bienfaisant dans sa pleine lumière. Saint Vincent de Paul, par la volonté de Dieu, devint l'initiateur qui jalonna les chemins de l'action de bienfaisance à l'époque moderne.

Rien d'étonnant qu'il fut déclaré patron de toutes les œuvres de charité. Malgré tous les efforts louables pour faire régner la justice sociale et pour éliminer la misère de la vie des hommes, les pauvres ne manqueront jamais. Les paroles de Notre-Seigneur se vérifient: „Les pauvres, en effet, vous les aurez toujours parmi vous” (Joan., 12, 8). L'Eglise porte ces secours avec beaucoup d'intuition et de délicatesse. Car elle en appelle aux consciences et aux cœurs de ses enfants, elle ne leur arrache pas leurs offrandes par force, mais elle attend leurs dons volontaires apportés de l'amour qui enrichit celui qui donne. Et c'est avec discrétion qu'elle assiste ceux qui en ont besoin, en respectant la dignité de l'homme-chrétien. Son action bienfaisante va jusqu'au fond de l'âme humaine pour guérir la misère morale qui constitue si souvent la source de l'indigence et de la souffrance qui en résulte.

4. LE CENTENAIRE DE SAINT VINCENT DE PAUL — UN ENCOURAGEMENT A CONTINUER SON OEUVRE

Sa Sainteté Jean XXIII, dans sa lettre pour le troisième centenaire de la mort de Saint Vincent de Paul, écrit entre autres: „...Nous croyons juste de célébrer Saint Vincent de Paul d'une voix pleine d'admiration et de louanges comme un modèle magnifique de la charité... Nous désirons avec ardeur... que tous les enfants de l'Eglise le vénèrent et l'imitent avec un amour toujours croissant”. Accomplir ces désirs du Saint-Père, voilà le fruit le plus propre et le souvenir le plus précieux du 300-ème anniversaire de la mort de Saint Vincent de Paul.

Nos vénérables Frères les Prêtres, méditez avec assiduité les vertus du Saint, tout en suivant ses traces. „Comme des élus de Dieu saints et bien-aimés, revêtez donc des sentiments de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience... Par-dessus tout revêtez la charité qui est le lien de la perfection”, s'écrie Saint Paul. (Col., 3, 12—14). Frères, aimons Dieu — nous exhorte Saint Vincent — dans la peine de nos mains et de nos pieds, dans la sueur de notre front. Malgré beaucoup d'occupations, nous devons trouver un moment pour la visite pastorale d'une maison, où l'indigence, la maladie, la douleur ont fait leur séjour. Ne soyons pas avares envers les souffrants de bonnes paroles, d'apaisements, d'encouragements, de consolations. Ne pouvant remédier par nous-mêmes à toute infortune, appelons-en au nom de Jésus-Christ aux cœurs de nos paroissiens et, la grâce de Dieu aidant, ils s'ouvriront pour l'exercice des actes de charité.

Frères et Soeurs en Notre-Seigneur, ne perdez pas la sensibilité de votre cœur au mal et à la souffrance d'autrui. „Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie, pleurez avec ceux qui sont dans les pleurs” (Rom., 12, 15). Pendant la Semaine de la Charité, en raison de la quête au profit des pauvres d'avant Noël ou d'avant Pâques, à toute autre occasion, faisons preuve d'un amour actif et dévoué. Combien de ressources on pourrait accumuler et économiser en se privant de bon gré de plaisirs licites, et à plus forte raison de ceux qui sont nuisibles, comme l'alcool, le tabac etc.

Grâces à Dieu, les cœurs des catholiques dans notre pays ne sont pas morts. Ils réagissent vivement quand il faut venir au secours des prochains qui ont été atteints par une calamité élémentaire ou frappés par tout autre malheur. Des dons affluent alors, offerts quelquefois dans des circonstances pareilles à celles de l'„obole" de la pauvre veuve, car un pauvre saura mieux comprendre un autre pauvre.

Que le Père des pauvres, Saint Vincent de Paul, nous introduise sur ce chemin royal de l'enseignement évangélique exprimé dans ces paroles: „Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde" (Matth., 5, 7).

Pour vos efforts, Nos Vénérables Frères les Prêtres et très-chers en Notre-Seigneur Fidèles, au service de la Charité, Nous vous bénissons du fond de nos cœurs, au nom du Père, du Fils et Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Donné à la Conférence de l'Episcopat de Pologne le 22 juin, en l'an de Notre-Seigneur 1960.

STEFAN CARDINAL WYSZYŃSKI, *Archevêque Métropolitain de Gniezno et de Varsovie, Primat de Pologne*

EUGENIUSZ BAZIAK, *Archevêque Métropolitain, Administrateur de l'Archevêché de Cracovie*

ANTONI BARANIAK, *Archevêque Métropolitain de Poznań*

STANISŁAW ADAMSKI, *Evêque de Katowice*

FRANCISZEK BARDA, *Evêque de Przemyśl*

JAN KANTY LOREK, *Evêque de Sandomierz*

CZESŁAW KACZMAREK, *Evêque de Kielce*

TADEUSZ PAWEŁ ZAKRZEWSKI, *Evêque de Plock*

PIOTR KALWA, *Evêque de Lublin*

CZESŁAW FALKOWSKI, *Evêque de Łomża*

MICHAŁ KLEPACZ, *Evêque de Łódź*

KAZIMIERZ JÓZEF KOWALSKI, *Evêque de Chełmno*

IGNACY ŚWIRSKI, *Evêque de la Podlachie*

ZDZISŁAW GOLINSKI, *Evêque de Częstochowa*

ANTONI PAWŁOWSKI, *Evêque de Włocławek*

EDMUND NOWICKI, *Evêque de Gdańsk*

TOMASZ WILCZYŃSKI, *Evêque d'Olsztyn*

FRANCISZEK JOP, *Evêque d'Opole*

BOLESŁAW KOMINEK, *Evêque de Wrocław*

WILHELM PLUTA, *Evêque de Gorzów*

KAROL PEKALA, *Evêque, Vicaire Capitulaire de Tarnów*

MICHAŁ KRZYWICKI, *Administrateur Apostolique à Drohiczyn*

ADAM SAWICKI, *Vicaire Capitulaire à Białystok*

Z DZIEJÓW SZARYTEK W BYTOMIU I ICH DUSZPASTERSTWA

Autor ostatnio wydanej monografii o ks. Norbercie Bończyku¹ pisze, że: „Ślżacy powinni być dumni z posiadania takiego poety, jakim był Bończyk. Żaden inny zakątek ziemi polskiej nie może się poszczycić odpowiednikiem — Homera górnośląskiego, poetą, który z taką żarliwością ukochał swoją ziemię rodzinną wraz z jej ludem, przyrodą, kulturą i specyfiką, a który jednak nigdy nie zasklepił się w ciasnym podwórku środowiska prowincjonalnego, z którego wyszedł, lecz obejmował swoim gorącym sercem i szlachetnym umysłem całą Polskę i cały jej naród". Niewątpliwie ks. Bończyk, uważany „za najwybitniejszego mistrza" wśród poetów górnośląskich, który dzięki swym utworom: *Stary Kościół Miechowski* i *Góra Chelmska* zdobył zaszczytne miejsce w literaturze śląskiej, na placówce duszpasterskiej w Bytomiu popadł w pewien konflikt z siostrami miłosierdzia, który postaramy się przedstawić w niniejszym artykule.

Rząd pruski zadał bolesny cios życiu monastycznemu na Śląsku przez słynny edykt sekularyzacyjny z 1810 roku².

Edykt sekularyzacyjny pozostawił wówczas w spokoju jedynie bonifratrów, elżbietanki czarne i urszulanki, ponieważ władze ówczesne doceniały ich użyteczność w pomocy szpitalnej, a potrzebowały odpowiednich sił w służbie zdrowia; aczkolwiek pierwotnie zamierzały objąć je również prawem kasacyjnym. Odtąd zryw zakonnego życia pod panowaniem pruskim był na dłuższy okres poważnie załamany a niekiedy nawet uniemożliwiony. Jedynie dzięki inicjatywie odważniejszych i rzutkich działaczy spo-

¹ Fr. A. Marek, *Ks. Norbert Bończyk. Poeta i patriota*, Opole 1957 s. 151—2.

² Por. *Fragmente aus der Geschichte der Klöster und Stiftungen Schlesiens von ihrer Entstehung bis zur Zeit ihrer Aufhebung im November 1810*, Breslau (1811).

leczyli się w niektórych parafiach śląskich początkowo nieśmiało próby wznowienia życia zakonnego. Jednym z takich usiłowań jest sprowadzenie sióstr miłosierdzia do Bytomia.

Inicjatorem tego śmiałego wówczas planu osiedlenia się sióstr miłosierdzia na terenie parafii Najświętszej Maryi Panny w Bytomiu był miejscowy proboszcz, ks. Józef Szafranek, poseł śląski do Zgromadzenia Narodowego w Berlinie, niezmiernie zasłużony obrońca ludu śląskiego i działacz społeczno-oświatowy. Ks. Szafrank został najpierw w 1839 r. administratorem parafii Najświętszej Maryi Panny w Bytomiu, a w 1840 proboszczem i już w tym roku powziął myśl, aby umieścić szarytki w swej parafii oraz powierzyć im opiekę nad chorymi bez różnicy wyznania i pochodzenia.

Rząd pruski był jednak nastawiony niechętnie względem katolickich zakonów i dlatego ks. Szafrank nie mógł szybko zrealizować swego planu.

Dzielny proboszcz bytomski nie dał się jednak złamać ówczesnymi stosunkami i trudnościami i powoli zmierzał do celu. Dopiero dnia 21 XI 1842 ks. Szafrank wniósł do rejencji w Opolu prośbę, aby zezwoliła mu na otwarcie w Bytomiu placówki dla sióstr miłosierdzia Św. Wincentego a Paulo. W piśmie tym zaznaczył ks. Szafrank, że liczba mieszkańców powiększa się stale, a przeważają w niej przede wszystkim górnicy i hutnicy. Pomnaża się też liczba chorych, których miejscowa placówka dobroczynna szpitala miejskiego nie była w stanie odpowiednio obsłużyć. Ks. Szafrank skarżył się również w swym piśmie na okropne warunki higieniczne, w których niejednokrotnie przebywali ludzie chorzy, zaopatrywani przez niego sakramentami; urągały one wszelkim zasadom ludzkiego bytowania. Powiat bytomski przy bogactwie skarbów mineralnych z powodu tych warunków higienicznych, mówił ks. Szafrank, mógł być uważany za „kraję gniewu Bożego”³. Chorzy niejednokrotnie spoczywali na barłogu lub gnoju, w sąsiedztwie bydła, pełni brudu i robactwa. W celu ratowania tych nieszczęśliwych ludzi pragnął on powołać do życia odpowiedni zakład, w którym chorzy mogliby znaleźć odpowiednią opiekę lekarską i pomoc, a za najodpowied-

³ Por. J. Ender, *Obrońcy ludu śląskiego*, Warszawa 1956 s. 210 n.

niejsze siły do tego celu uznał siostry miłosierdzia⁴. Rejencja w Opolu odpowiedziała na pismo proboszcza bytomskiego 22 grudnia 1842 roku⁵, prosząc o wyjaśnienie, czy w Bytomiu znajduje się szpital i czy jest jakaś fundacja, mogąca stworzyć podstawę utrzymania dla sióstr. Równocześnie też Rejencja postawiła pytanie, czy istnieje możliwość sprowadzenia sióstr z jakiejś krajowej instytucji, ponieważ w przeciwnym wypadku trzeba uzyskać na to specjalną zgodę rządową⁶. W następnym roku ks. Szafrank skierował do Rejencji opolskiej nowe pismo, z prośbą o zezwolenie na powołanie do życia specjalnego stowarzyszenia celem zbierania odpowiednich funduszy dla sióstr zakonnych, które zamierzał sprowadzić do Bytomia⁷ dla pielęgnowania chorych. Rejencja Opolska zgodziła się w 1843 r. na powołanie do życia stowarzyszenia, które miało zająć się gromadzeniem odpowiednich funduszy dla zakładu chorych. Ks. Szafrank ogłosił w prasie dwie odezwy do ludności z prośbą o poparcie stowarzyszenia⁸. Najwięcej przyczynił się do zebrania odpowiednich składek sam gorliwy inicjator planu, ks. Szafrank, który złożył wraz ze swym rodzeństwem 2.000 talarów na zamierzony cel, czyli 2/3 całego kapitału, zebranego przez stowarzyszenie w następnych latach⁹.

Przy tej okazji należy tu uczynić charakterystyczną uwagę, że pastor ewangelicki sprzeciwił się sprowadzeniu sióstr do Bytomia, obawiając się przeciągania przez nie swoich współwyznawców-protestantów na stronę katolicką. Zupełnie inny objaw uwydatnił się wśród ludności żydowskiej, który obserwujemy w odezwie tejże ludności o popieraniu katolickiego stowarzyszenia, zbierają-

⁴ Ender, dz. cyt. s. 211.

⁵ Archiwum Parafialne w Bytomiu (Parafia Najświętszej Maryi Panny), sygn. B. V. 1. Ks. Prof. Wacławowi Schenkowi składam serdeczne podziękowanie za nadesłane mi wypiski z akt parafialnych o siostrach szarytkach w Bytomiu. — Przy dalszym cytowaniu używam na oznaczenie tegoż Archiwum skrótu APB.

⁶ APB, sygn. B. V. 1; Ender, dz. cyt. s. 211.

⁷ „Verein für Einführung der barmherzigen Schwestern”.

⁸ APB, sygn. B. V. 1; Ender, dz. cyt. s. 211.

⁹ „Beuthener Kreisblatt” 1842, nr 1, 2.

⁹ APB, sygn. B. V. 1; Ender, dz. cyt. s. 212.

cego składki na pielęgnowanie chorych przez siostry zakonne¹⁰. Ks. Szafranek nosił się jeszcze z szerszymi myślami, mianowicie pielęgnował on w sercu plan, aby wybudować w Bytomiu, na terenie ogrodu plebańskiego, klasztor dla szarytek lub nawet dom macierzysty z nowicjatem. Widocznie myśl ta nie podobała się pewnym czynnikom, skoro w prasie ówczesnej pojawiły się ataki protestanckie przeciw działalności sióstr na terytorium ówczesnych Niemiec¹¹, zarzucając im w działalności tendencje antyprotestanckie, nawracanie chorych wyznania protestanckiego na wiarę katolicką. Artykuł przytoczył przykład „nawróconej” protestantki w szpitalu prowadzonym przez szarytki.

Na terenie Bytomia istniał już szpital miejski, który łączył się poprzednio z katolicką szkołą elementarną. W r. 1816 szkołę przeniesiono do byłego klasztoru minorytów. Chorzy przebywali więc od tego czasu w budynku szkolnym w liczbie od 5 do 6 osób. W r. 1817 rozebrano ten budynek i w jego miejscu wybudowano szpital miejski za cenę 7.000 talarów. Ks. Szafranek odstąpił w tym celu część ogrodu plebańskiego¹².

Nie złamany trudnościami ks. Szafranek udał się w 1847 r. do Paryża, aby w tamtejszym domu macierzystym sióstr miłosierdzia prosić o przysłanie trzech lub więcej sióstr do Bytomia. Na razie wysiłek ten pozostał bez wyraźnego efektu. Dopiero następnego roku 1848 zmienił ogólne nastawienie rządu pruskiego wobec planów ks. Szafranka i ogólniejszej działalności katolickiej wskutek prądów wolnościowych, a jeszcze więcej z powodu klęsk żywiołowych, które nawiedziły ludność śląską. Ulewne deszcze spowodowały liczne powodzie, niszczące plony śląskiego rolnika; następnie reszty grozy położenia dopełniła posucha, powodując głód wśród ludności, a w wyniku tego nastąpiła zaraza tyfusu, w której objęcia dostał się również ks. Szafranek. Ludzie marli tysiącami¹³. Szpitale zostały przepełnione chorymi i odczu-

¹⁰ »Beuthener Kreisblatt« 1844, nr 3. (z 14 I 1844 r.).

¹¹ »Privilegirte Schlesische Zeitung« 1844, Nr 54 (4 3 1844).

¹² APB, sygn. B. V. 1; Ender, dz. cyt. s. 212; F. Gramer, *Chronik der Stadt Beuthen in Oberschlesien*, Beuthen O/S 1863 s. 253.

¹³ Por. K. Piwarski, *Historia Śląska w zarysie*, Katowice—Wrocław 1947, s. 312.

wano brak sił pielęgniarskich. Ten wzgląd skierował oczy zainteresowanych na siostry miłosierdzia.

Należy tu uczynić pewną dygresję i rzucić garstkę uwag na temat dziejów tychże sióstr w Polsce¹⁴.

Pierwsze szarytki przybyły do Polski w 1652 r. z inicjatywy Ludwiki Marii Gonzagi, królowej polskiej, żony dwóch Wazów, mianowicie Władysława IV i Jana Kazimierza. Siostry szarytki zorganizowały od czasu swego przybycia do Polski do połowy XIX wieku (1652—1850) szereg prowincji, mianowicie: warszawską, litewską, małopolską i poznańską, jako najmłodszą z prowincji polskich, powstała w 1850 roku. W tymże roku generał misjonarzy, ks. Jan Etienne zamianował (25 II 1850) siostrę Filipinę Studzińską, dotychczasową przełożoną szpitala Przemienienia Pańskiego w Poznaniu, pierwszą wizytatorką i poddał pod jej zarząd domy szarytek w Poznaniu, na Pomorzu i Śląsku. Podlegających domów tych pod jej zarząd liczone wówczas 7, a należały one do r. 1846 do prowincji warszawskiej¹⁵. Gdy pod koniec r. 1850 powołano szarytki do szpitala miejskiego w Bytomiu, prowincja poznańska zwiększyła się i liczyła 8 domów z 54 siostrami.

Zanim do tego rozwiązania doszło na terenie Bytomia, musiano pokonać liczne trudności. W r. 1849 dom macierzysty sióstr miłosierdzia przekazał prośbę, wniesioną przez ks. Szafranka, w celu przysłania sióstr do Bytomia, księdzu dyrektorowi Marianowi Kamockiemu w Poznaniu, który w odpowiedzi (22 IX 1849) doniósł petentowi, że nie jest w stanie pozytywnie jej załatwić, ponieważ odczuwa dotkliwie brak sióstr; doradził mu jednak zwrócić się do siostry wizytatorki szarytek w Warszawie poprzez

¹⁴ Siostry miłosierdzia tzw. Szarytki są „najbardziej rozpowszechnionym zgromadzeniem” spośród żeńskich gałęzi zakonnych. Por. M. Heimbucher, *Die Orden und Kongregationen der katholischen Kirche*, Paderborn 1934, II, s. 461. Nazwa oficjalna brzmi: „Filles de la Charité de St. Vincent de Paul, servantes des pauvres malades”, „Puellae caritatis”. Założył je Św. Wincenty a Paulo († 1660), w r. 1634 wspólnie z Św. Ludwiką Marillac, (beat. 9 5 1920), powołując najpierw do życia w 1617 r. stowarzyszenie pań (tzw. „Confrérie de la charité”); w 1654 r. zatwierdził je papież Innocenty X.

¹⁵ Por. *Księga pamiątkowa trzecieściecia Zgromadzenia Księżki Misjonarzy 1625—1925*, Kraków 1925 s. 239.

Ministerstwo Spraw Zagranicznych oraz za uzyskaną poprzednio zgodą rządu rosyjskiego. Ks. Szafranek, będący wówczas posłem w Berlinie, skierował rzeczywiście (24 IX 1849) do ministra spraw zagranicznych prośbę o pośrednictwo u rządu rosyjskiego w celu ułatwienia mu sprowadzenia z domu macierzystego w Warszawie do pracy wśród chorych w Bytomiu trzech sióstr miłosierdzia. Wówczas to magistrat miasta Bytomia w piśmie skierowanym do ks. Szafranka (5 X 1849) wyraził wielką nieufność względem „sióstr obcokrajowych”; a więc ówczesne czynniki administracyjne w Bytomiu ze względów politycznych starały się nie dopuścić na górnośląski teren sióstr zakonnych z Warszawy.

W śmiałej odpowiedzi ks. Szafranka czytamy, że ojcowie miasta utrudniają sprowadzenie sióstr z motywów ubocznych, a tymczasem tyfus i cholera zbierają obfite żniwo wśród miejscowej ludności. Tłumaczył ks. Szafranek, że w Niemczech siostry miłosierdzia nie posiadają domu macierzystego, więc nie może ich stamtąd sprowadzić, a zresztą niemieckich sióstr jest wśród nich mało, albo w ogóle ich nie ma.

W dniu 6 X 1849 r. ks. Szafranek wysłał nowe pismo z Berlina do ojca generała w Paryżu i doniósł, że zarówno Poznań jak i Warszawa odmówiły przysłania sióstr do Bytomia, prosił więc koniecznie o siostry z Paryża. Koszta podróży kolejowej z Paryża do Bytomia poprzez Racibórz i Świętochłowice zdecydowało się pokryć w całości stowarzyszenie. Przybyły już siostry do Nysy z Nancy, ale ta siedziba nie mogła już skierować więcej sióstr do Bytomia. W tym samym dniu (6 X 1849) wysłał ks. Szafranek pismo do Matki Generalnej M a z i n w Paryżu, prosząc ją o dwie siostry szarytki, jedna z nich winna władać językiem polskim, a druga niemieckim. W r. 1848 biskup wrocławski sprowadził z Pragi siostry boromeuszki, ale niestety nie znalazły one języka polskiego, a tymczasem na Górnym Śląsku dla roztoczenia odpowiedniej opieki nad chorymi język polski był niezbędnie potrzebny. W samym Bytomiu język polski był bardziej potrzebny, aniżeli niemiecki¹⁶. Dlatego też, pisał ks. Szafranek, zwrócił się

¹⁶ APB, sygn. B, V, 1: „Sogar mehr nothwendig ist für Bräthen die polnische Sprache als die deutsche”. O konieczności znajomości polskiego języka w Bytomskim przez ludzi zajętych w dziedzinie: „Dziennik Bytomski” z 1849 r. nr 100.

do Poznania i Warszawy, aby sprowadzić odpowiednie siostry, zabiegi jednak były daremne. Wprawdzie biskup wrocławski był zdania, że należy sprowadzić raczej członków jednego zakonu na terenie diecezji, a boromeuszki zdały dobrze swój egzamin w czasie szerzącej się epidemii; ks. Szafranek był jednak pewien, że biskup przyjmie również i siostry miłosierdzia. Na obydwie te listy ks. Szafranek nie otrzymał jednak odpowiedzi, dlatego ponowił swe zabiegi i 3 XII 1849 r. wysłał znowu z Berlina do Paryża list w sprawie sióstr. W omawianym okresie powstała w Raciborzu placówka sióstr miłosierdzia. Siostra przełożona pośredniczyła w układach z domem w Poznaniu i Paryżu, w którym omawiano przede wszystkim warunki mieszkaniowe, utrzymania i wynagrodzenia.

Radośniejsza wieść dla ks. Szafranka doszła dopiero 4 IX 1850 r., wtedy to ks. Marian K a m o c k i zawiadomił proboszcza bytomskiego, że wkrótce już przybędą do Bytomia dwie siostry szarytki, a w kilka tygodni później jeszcze jedna siostra powiększy ten skromny zaczątek. W liście (20 IX 1850 r.), pisanym w Raciborzu, ks. Kamocki przynaglał ks. Szafranka o przekazanie ostatniej wypowiedzi na temat sprowadzenia sióstr do Bytomia i warunków ich pracy. Ks. Szafranek w tym czasie był nieobecny w Bytomiu, przebywał bowiem w Czechach na kuracji w Marienbadzie. Wobec braku odpowiedzi od ks. Szafranka w dniu 30 IX 1850 r. przybył ks. Kamocki do Bytomia, aby przekonać się o miejscowych warunkach; dowiadujemy się o tym fakcie z listu pana Przybilki (Przybyłki), pisanego dnia 1 X 1850, skierowanego do ks. Szafranka w Marienbadzie, w którym wzywa go do szybkiego powrotu i donoszącego, że w krótkim czasie przybędą do Bytomia cztery siostry miłosierdzia. Ks. Szafranek nie przybył jednak na czas i dlatego w dniu 10 X 1850 r. przyjęto trzy siostry do szpitala miejskiego w Bytomiu. W imieniu nieobecnego proboszcza bytomskiego wystąpił ks. Alojzy Fiecek z Piekara a protokół przyjęcia sióstr podpisał ks. Fiecek, ks. Robert Amen-

szczegół, że w ogłoszeniu, zamieszczonym w urzędowej gazecie rejencji opolskiej z 20.6.1848 r., zawiadamiającym o wolnym stanowisku lekarza w powiecie bytomskim, stawiano znajomość języka polskiego jako warunek. K. P o d j o l e k, *Miasto Bytom w czasie rewolucji 1848 roku*, [w:] *Dziesięć wieków Bytomia*, Stalinogród 1956, s. 201.

de¹⁷, wikariusz z Bytomia, ks. Marian Kamocki, Izabela Dombrowska, szarytka, przełożona domu bytomskiego, Marta Wagner, Nepomucena Cywińska, obydwie szarytki i przedstawiciele magistratu w Bytomiu. Według protokołu z dnia (8 X 1850 r.) szarytki bytomskie należały do prowincji w Poznaniu. Koszta podróży ich wskazują, że przyjechały z Paryża. Siostra Dombrowska i Cywińska były Polkami. Siostra Cywińska pochodziła nawet z Poznania, Wagner z Luksemburga¹⁸.

W ten sposób siostry miłosierdzia otwarły placówkę w Bytomiu przy miejskim szpitalu. Później objęły jeszcze sierociniec, mieszczący się początkowo w domu wynajętym, a od 1863 r. w nowym budynku.

Duchową opiekę nad siostrami miłosierdzia w Bytomiu objął początkowo w 1850 r. ks. kanonik Alojzy Fiecek, kapłan wielkiej wartości; w wypadkach wyjątkowych spowiednikiem ich był ks. Szafranek, a później zwyczajnym spowiednikiem został ks. Norbert Bończyk.

Gdy zasłużony ks. Szafranek, proboszcz bytomski, zamykał 5 maja 1874 r. swe oczy i rozstawał się ze światem, parafia bytomska Najświętszej Maryi Panny nie mogła być obsadzona z powodu potęgującego się wtedy „kulturkampfu”, wszczętego z inicjatywy kanclerza Ottona Bismarcka, i dlatego w latach od 1874 do 1886 zarządzali nią wikariusze, zwani na Śląsku kapelanami, a zwłaszcza długo kierował duszpasterstwem parafialnym ks. Norbert Bończyk¹⁹, najpierw jako kapelan, administrator a w końcu proboszcz.

¹⁷ Archiwum Archidiecezjalne we Wrocławiu (skrót AAW.), II. C. 3, s. 242. Ks. Robert Amende pochodził z Gliwic, urodził się 25 5 1821, święcony 3 8 1845, zmarł w Gliwicach w 36 roku życia na tyfus.

¹⁸ APB, sygn. B. V. 1; Ender, dz. cyt. s. 213.

¹⁹ Ks. Norbert Bończyk, znakomity poeta śląski, urodził się 6 czerwca 1837 r. w Miechowicach, święcenia kapłańskie otrzymał 4 lipca 1862 we Wrocławiu. Nazwisko jego w niemieckiej pisowni brzmi: Bontzek. AAW. Alumni Seminarii Clericalis Wratislaviensis, sygn. II. C. 3, s. 364, podano tutaj: „Norbert Bontzek Miechovicensis Utraquista, natus 6. 6. 1837”, był on komensalistą w seminarium. AAW. Akta personalne (betr. Kapłan Norbert Bontzek): „Ego Norbertus de Patre Valentino Bontzek praeposito fodinarum prope locum natalium Miechowitz sitarum ex Joanna Lukaszczuk legitima eius uxore anno salutis 1837 die Junii natus”. Początkowo pracował w Piekarach pod wytrawną

Początkowo nie słyszymy nic o jakichkolwiek trudnościach duszpasterskich względem sióstr miłosierdzia w Bytomiu.

Siostra przełożona Angelika Stache skierowała do księcia-biskupa Henryka Förstera list pisany w 6 IX 1860 r., w którym donosi, że cieszy się niezmiernie ze sposobności, iż może skierować do biskupa wiązanek szczerych słów. Ostatnio otrzymała z Paryża brewe papieskie Piusa IX z poleceniem powiadomienia o nim miejscowego biskupa. Z powodu otrzymania pisma papieskiego radość sióstr była wielka, jedynie jedno smutniejsze uczucie napelniało jej serce, że kaplica sióstr będzie stanowić jedynie miejsce, w którym wierni będą mogli uczestniczyć w błogosławieństwie Kościoła świętego, a nie będzie możliwości udostępnienia go szerszym kołom wierzących. Przełożona powiadomiła też biskupa Förstera, że ks. Konrad Stroever, ze zgromadzenie misjonarzy, który w 1859 r. przeprowadził małą misję dla konferencji Św. Wincentego a Paulo, miał ponownie przybyć do Bytomia, aby w dalszym ciągu przeprowadzać te piękne powinności duszpasterskie. S. Angelika doniosła też biskupowi, że otrzymała od swych przełożonych pozwolenie, by mogła zwrócić się do księcia biskupa wrocławskiego z prośbą o następującą łaskę. W ko-

nę ręką duszpasterską ks. kan. A. Fiecka, a następnie otrzymał stanowisko duszpasterskie w Bytomiu w parafii Najświętszej Maryi Panny w charakterze wikariusza (1 3 1865) i tutaj po „kulturkampfie” został 5 6 1886 r. proboszczem, na tym stanowisku pozostał do swojej śmierci 18 lutego 1893 r. Świadectwo dziekana Karola Pressfreunda, wydane w Biskupicach 23 9 1865 r. na prośbę ks. Bończyka, który zamierzał składać egzamin proboszczowski brzmii: „Bontzek ist in der Seelsorge ein unermüdeter, gewissenhafter Arbeiter”. Proboszcz bytomski, ks. Józef Szafranek, u którego pracował ks. Bończyk, napisał 17 9 1865, że jest on „gewissenhaft die Zeit benutzend”, że przyniósł „den Ruf eines vorzüglichen, jugendlichen Priesters der Kirche Gottes”, jest dzielnym współpracownikiem na ambonie, przy ołtarzu, w spowiednicy, przy łóżu chorych. Z okazji jurysdykcji w 1861/62 otrzymał taką charakterystykę: „ziemlich gross, kränklich. Talent Fleiss und Betragen gut. Charakter ernst, still, entschieden, hinder. Predigt deutsch ziemlich befriedend, polnisch gut”. Kardynał Jerzy Kopp uznał go za „perłę górnośląskiego duchowieństwa”. Por. J. Kossalla, *Das Dekanat Beuthen O/S in seinem schlesischen Teil*, Katowice 1935 s. 489. J. Kudara, *Obrazy Ślązaków wspomnienia godnych*, Mikołów 1920, I s. 88—92. W. Ogrodziński, *Dzieje piśmiennictwa śląskiego*, Katowice—Wrocław 1946.

ściołach i kaplicach misjonarzy i sióstr miłosierdzia w różnych częściach świata odprawia się codziennie nabożeństwo i udziela się błogosławieństwa Najświętszym Sakramentem, a przed nabożeństwem kapłan wygłasza krótką naukę o cnotach Św. Wincentego a Paulo. W związku z tym s. Angelika poprosiła biskupa o pozwolenie na odprawianie takich nabożeństw w kościele parafialnym, ponieważ kaplica sióstr była bardzo szczupła i mogła pomieścić jedynie małą część mieszkańców bytomskich. List kończył się słowami: „cały nasz dom i naszą skromną działalność ścieleć do stóp mojego Biskupa i Ojca, pozostając w Boskim Sercu Jezusa i Maryi z dziecięcą miłością i czcią pokorna i posłuszna córka Siostra Angelika”²⁰.

Z tenoru tego listu można wywnioskować, że s. Angelika pragnęła zapoznać widocznie szerszy ogół katolickiego społeczeństwa w Bytomiu z działalnością, duchem misjonarzy i ich założyciela Św. Wincentego a Paulo. Czy jednak zamiarami tymi wzbudziła życzliwość i poparcie wśród miejscowego duchowieństwa, trudno odgadnąć; sądząc z późniejszego ustosunkowania się, można wnieść, że raczej tego życzliwego nastawienia nie było.

Z następnych relacji dowiadujemy się, że s. Angelika Stache zwróciła się w czasie nieobecności biskupa we Wrocławiu za pośrednictwem ks. Fiecka do ks. wikariusza kapitulnego Józefa Neukircha z polecenia ojca duchownego ks. Stroevera, misjonarza ze zgromadzenia Św. Wincentego a Paulo, rozpoczynającego rekolekcje w Bytomiu, z prośbą o przysłanie mu jurysdykcji do słuchania spowiedzi nie tylko zakonnice, ale wszystkich osób, które zwrócą się do niego w tej sprawie, zwłaszcza chorzy, poruczeni opiece sióstr oraz członkowie stowarzyszenia Św. Wincentego. Wprawdzie siostry zwróciły się poprzednio do ks. Fiecka, który miał od poprzedniego biskupa (kardynała Melchiora Diepenbrocka) władzę udzielania jurysdykcji, wówczas jednak zrodziła się w nim wątpliwość, czy może z udzielonej władzy korzystać w czasie rządów aktualnego księcia biskupa.

S. Angelika dodała też w swoim liście, że obraz Matki Bożej „w otoczeniu aniołów” został szczególnie przystrojony w tamtej-

²⁰ AAW., sygn. V. C. 15 a (Vinzentinerinnen in Beuthen O/S).

szym „małym i zadymionym Bytomiu”, żywiła ona nadzieję, że pośrednictwo Matki Bożej dopomoże w rekolekcjach²¹.

Na ten list nadeszła odpowiedź, skierowana do „Siostry Przełożonej Sióstr Miłosierdzia Angeliki Stache w Bytomiu”, ale bez daty i miejsca wystawienia, zezwalająca ks. Stroeverowi na odprawianie Mszy św., udzielanie sakramentu pokuty wiernym i siostrom miłosierdzia oraz prowadzenie rekolekcji i misji na terenie wrocławskiej diecezji na cały okres jego pobytu.

W tymże liście jest adnotacja, iż księżę biskup zezwolił ks. Fieckowi na udzielanie jurysdykcji na pewien okres (ad tempus) godnym księżom z obcej diecezji.

Na podstawie dotychczasowych materiałów nie dostrzegamy większych trudności duszpasterskiej opieki nad siostrami miłosierdzia w Bytomiu.

Praca ich rozwijała się dość pomyślnie. Ze szpitalem miejskim został połączony sierociniec, powierzony opiece sióstr szarytek. W r. 1863 w nowym sierocińcu w Bytomiu znajdowało się 28 sierot, a w szpitalu według danych z 1861 r. otoczono opieką 609 chorych²².

Księżę biskup Henryk Förster zezwolił później (3 XI 1864) na udzielanie błogosławieństwa sakramentalnego również i w kaplicy sierocińca we wszystkie niedziele i święta, aby ułatwić siostrom pracę wychowawczą nad dziećmi. Tenże biskup zezwolił w wymienionym piśmie na udzielanie błogosławieństwa Najświętszym Sakramentem również i w święta zakonne, w piątki Wielkiego Postu po odprawieniu drogi krzyżowej. Pismem zaś z dnia 18 VII 1874 r. biskup Förster ponownie zezwolił na przechowanie Najświętszego Sakramentu w kaplicy sióstr miłosierdzia.

Wnet jednak wynikły poważniejsze trudności na tym tle w dziedzinie duszpasterskiej.

Ks. Norbert Bończyk skierował do księcia biskupa Henryka Förstera z Bytomia 11 marca 1878 r. dłuższy list w sprawie nabożeństw w kaplicy sióstr miłosierdzia w miejskim szpitalu. Doszło bowiem okrężną drogą do jego wiadomości, że siostra przełożona Angelika Stache wniosła do biskupa prośbę, aby w kaplicy

²¹ AAW., sygn. V C. 15 a (list bez daty).

²² Gramer, dz. cyt. s. 253.

szpitalnej, będącej pod opieką siostr, odprawiano o godzinie 12-tej w nocy mszę św. na Boże Narodzenie, czyli tzw. Pasterkę oraz mszę św. we Wielki Czwartek. Ks. Bończyk po porozumieniu się z wszystkimi księżmi parafii Najświętszej Maryi Panny wyraził zdanie, że podanie siostry Angeliki jest bezpodstawne i nie do przeprowadzenia w tamtejszych warunkach.

Według relacji ks. Bończyka na terenie Bytomia działały już siostry zakonne trzech różnych zgromadzeń, mających jednakowe zasługi w trosce o dobro duchowe parafii. Na Boże Narodzenie odprawiano w kaplicach wszystkich siostr mszę św. o godzinie 5-tej rano. W wypadku otrzymania przez siostry miłosierdzia pozwolenia na pasterkę Bożego Narodzenia, wszystkie inne zakony będą czynić starania, aby mieć te same przywileje.

Siostry miłosierdzia miały mszę św. co najmniej dwa razy w ciągu tygodnia, we wszystkie niedziele i święta, a prócz tego sporadycznie jeszcze w niektóre dni powszednie.

W Wielki Czwartek dotychczas odprawiano mszę św. tylko w kościele parafialnym i udzielano uroczyste Komunii św. generalnej. Gdyby siostry miłosierdzia otrzymały przywilej zezwalający na odprawianie u nich mszy św. w Wielki Czwartek, to uważano by to za szczególniejsze wyróżnienie, mogące budzić u innych pewną zazdrość, zwłaszcza u siostr szkolnych, mających surowszą klauzurę.

Ks. Bończyk podkreślił jeszcze inny wzgląd. Duchowieństwo parafialne było w Wielki Czwartek szczególnie zajęte w konfesjonale. Gdyby jeden z księży musiał udać się do kaplicy szpitalnej siostr miłosierdzia leżącej poza miastem, musiałby poświęcić na ten cel około dwóch godzin czasu, a stratę tę byłoby trudno później odrobić wobec setek penitentów czekających na spowiedź w tym dniu w kościele parafialnym.

W parafii Najświętszej Maryi Panny było wtedy 5 księży zajętych w duszpasterstwie. Jeden z wikariuszów w niedziele i święta duszpasterzował w Tarnowskich Górach, pozostali czterej musieli odprawiać w kościele parafialnym 4 nabożeństwa, w dwóch kaplicach zakonnych i w więzieniu sądu powiatowego, z tego powodu też trzech księży musiało binować w każdą niedzielę i święto.

Siostra Angelika, pisał ks. Bończyk, twierdziła, że otrzymała przywilej na binowanie również i w dni powszednie dla swej kaplicy zakonnej, jeśli nie można by znaleźć księdza w inny sposób do odprawiania mszy św.

Rozproszenie sił byłoby niekorzystne dla duszpasterstwa parafialnego, tym bardziej, że od czasu do czasu księża parafialni muszą odprawiać msze św. w kaplicach miejscowości Szombierki i Orzegów. Według danych statystycznych w r. 1877 w parafii Najświętszej Maryi Panny było 1329 chrztów, 980 pogrzebów, 183 śluby i 47.500 udzielonych Komunii św.

Ks. Bończyk prosił więc bardzo księcia biskupa, aby w kaplicy siostr miłosierdzia nie odprawiano mszy św. w Wielki Czwartek, a na Boże Narodzenie poprzestano tylko na celebrowaniu mszy św. o godzinie 5-tej rano; w niedziele i święta powinno się pozostać przy dotychczasowej praktyce, a w dni powszednie odprawiać mszę św. tylko wtedy, kiedy to jest możliwe dla miejscowych duchownych, ale bez konieczności binowania.

Książe biskup Henryk Förster przekazał w związku z tym listem 15 marca 1878 r. z Janowej Góry (Johannesberg), skąd zarządzał diecezją w okresie „kulturkampfu” od 1875 roku²³, do Matki Angeliki Stache następujące uwagi, wyznając równocześnie, że znajduje się w ciężkim położeniu. Biorąc pod uwagę przemęczenie księży z powodu pracy i konieczność wyrzeczenia się przez siostry miłosierdzia pewnych dóbr „w czasach ciężkiego prześladowania Kościoła” pragnie on jednak zwrócić uwagę na to, że wszystko musi dziać się „w duchu miłości i pokoju”. Ordynariusz wrocławski wyraził się, że nie miał jasnego obrazu, jak przedstawia się sprawa nabożeństwa w nocy Bożego Narodzenia, ponieważ podręczne akta nie mu na ten temat nie mówiły, a z Wrocławia nie mógł niczego otrzymać. Widocznie prośby siostr miłosierdzia o przywileje na odprawianie mszy św. wpłynęły do biskupa wcześniej, a ostatnie podanie (z 10 VII 1877) zawierało prośbę o pozwolenie na binację dla wikariusza okręgowego w By-

²³ O jego wygnaniu AAW. I A 22 s²³. — Por. też: Fr. Seppelt, *Geschichte des Bistums Breslau*, Breslau 1929 s. 118. A. Franz, *Dr Heinrich Förster, Fürstbischof von Breslau*, Neisse 1875. A. Probst, *Fürstbischof Dr. Heinrich Försters Leben und Wirken*, Breslau 1878.

tomiu i dla kapelana Franciszka Kleina²⁴ w zakładzie sióstr, aby siostry miały od czasu do czasu u siebie jedną mszę św. więcej, a kapelan Klein mógł słuchać spowiedzi sióstr miłosierdzia w wypadku, gdy zwyczajny spowiednik zachoruje lub wyjedzie.

Biskup Förster zwrócił siostrze Angelice uwagę, że nie należy do szczęśliwszych przejawów zakonnego życia, gdy jedno zgromadzenie żąda dla siebie wyróżniających przywilejów, gdyż to może wzbudzać niepotrzebne zazdrości. Na poparcie swych słów przytoczył przykład zaczerpnięty z ewangelii o uczestniku zaproszonym na ucztę, który usiadł na ostatnim miejscu (Łuk. 14, 10—11). Opis ten winien być w tym wypadku najlepszą nauką dla zakonników milujących ducha pokory. Zapytywał też książe biskup o rzeczywisty stan nabożeństw na Boże Narodzenie i w Wielki Czwartek, czy nie wystarczy siostrom msza św. przewidziana na niedziele i święta i w dnie powszednie bez konieczności binowania, dodając, że czasem trzeba się obejść nawet bez „rzeczy najświętszej, i najlepszej, jeżeli jej nie można uzyskać bez zgorzienia”²⁵.

W nawiązaniu do listu księcia biskupa Förstera w dniu 21 marca 1878 r. s. Angelika wysłała dłuższą odpowiedź, rozpoczynając od słów: „nadesłanie załączonego pisma napelnilo mnie znowu głęboką wdzięcznością względem mojego biskupa, ale równocześnie bolesnym zdziwieniem. Po zastanowieniu się przed tabernakulum podaję po prostu i z zaufaniem prawdziwy stan rzeczy”.

I. Kongregacja sióstr miłosierdzia posiada od bardzo dawna przywilej odprawiania mszy św. czyli tzw. Pasterki. Każda miejscowa przełożona ma obowiązek zwrócić się do miejscowego biskupa z prośbą o potwierdzenie tegoż przywileju. Książe biskup wrocławski zatwierdził ten przywilej siostrom miłosierdzia. W r. 1878 Pasterka nie odbyła się, ale siostry były i tak szczęśliwe, że mogły wysłuchać mszy św. o godzinie 6-tej.

²⁴ AAW. II. C. 3: Ks. Franciszek Klein urodził się 30 5 1842 w Baborowie (Bauerwitz), święcenia kapłańskie otrzymał 27 6 1867 r. W jego charakterystyce w czasie pobytu w alumnacie zaznaczono, że był utrakwistą, czyli władał polskim i niemieckim językiem.

²⁵ AAW. sygn. V C 15 a.

2. S. Angelika otrzymała niedawno od generalnych przełożonych upoważnienia, zezwalające na odprawianie mszy św. w Wielki Czwartek w kaplicach kongregacji Św. Wincentego a Paulo. Siostra nosiła się z zamiarem, ażeby prosić księcia biskupa o ich zatwierdzenie dopiero w lipcu. Pokazała je jedynie spowiednikowi zwyczajnemu, pytając, czy myśl ta da się wykonać w miejscowych warunkach. Ks. Juliusz Bronder²⁶, okręgowy wikariusz, nie czynił specjalnych trudności; dopiero przy następnym zapytaniu, czy ks. kapelan Bończyk zechciałby przesłać upoważnienia do księcia biskupa w celu ich potwierdzenia, odpowiedział ze smutkiem, że „kapelan Bończyk uważa to za niewykonalne. On nie chce upoważnienia przesłać. Siostra wie, jaki on jest”.

Jeśli więc ośmiela się, pisze s. Angelika, przesłać arcybiskupowi w celu zatwierdzenia upoważnienia generalnego przełożonego w sprawie mszy św. na Boże Narodzenie i w Wielki Czwartek, to czyni to tylko z poczucia obowiązku, a nie w tym celu, aby żądać odprawienia mszy św., jeśli to nie da się uskutecznić bez cienia zazdrości; chce jedynie mieć biskupie potwierdzenie na wypadek, gdyby nastąpiła zmiana personalna na jej miejscu. Upoważnienie nie mówi bynajmniej, że tak musi być, ale że tak może być; jeśli da się to wszystko osiągnąć we wzajemnym porozumieniu na większą chwałę Bożą.

Ks. Bończyk twierdził w swym piśmie, że siostry miłosierdzia miały 2 msze św. u siebie. Mogło to mieć rzeczywiście miejsce od lipca 1877 r., kiedy to książe biskup wrocławski udzielił łaskawie zezwolenia na to, aby księża Bronder i Klein mogli binować w kaplicy sióstr miłosierdzia, jak to było poprzednio przez wiele lat. S. Angelika nie chciała pisać o tym stanie, kiedy przy sterze parafii Najświętszej Maryi Panny w Bytomiu stanęli księża Bończyk i Reinhold Schirmeisen²⁷. Siostry miłosierdzia nie mogły sobie przypomnieć, kiedy miały w swojej kaplicy w ciągu tygodnia dwie msze św., nie wiele też mogły powiedzieć o odprawianiu mszy św. w niedziele i święta. Czasem po długiej przerwie siostry miały mszę św. może raz.

²⁶ AAW. II. C. 3, s. 328: Ks. Juliusz Bronder pochodził z Opola, święcenia kapłańskie otrzymał 30 6 1857, był utrakwistą, a więc znał język polski.

²⁷ AAW. II. C. 3: Ks. Reinhold Schirmeisen urodził się 8 1 1842 w Dobrodzieniu, święcony na kapłana 28 6 1866 r., znał język polski (utrakwista).

S. Angelika zauważyła, że jeśli jeden z księży musiał udzielić Komunii św. połowie sióstr, które nie mogły udać się do kościoła parafialnego z powodu obowiązków przy chorych, to poświęcał na to pół godziny czasu, najwyżej trzy kwadransy.

Wspomniała też biskupowi s. Angelika, że ks. Bończyk w swej wypowiedzi zapomniał o kapelanie Ignacym Gałuszce²⁸, który wprawdzie nie należał do grona parafialnego duchowieństwa, ale służył do dyspozycji rządzących kapelanów (ks. Bończyka i Schirmeisena). Ks. Bończyk wspominał o dwóch kaplicach na terenie parafii, przy których mieli też dość pracy. S. Angelika nadmieniła, że widocznie w tej uwadze miał on na myśli tylko kaplice sióstr szkolnych i boromenszek, gdzie według posiadanych przez nią wiadomości celebrował już siódmy ksiądz obecny w Bytomiu. Odparła ona jednak stanowczo uwagę ks. Bończyka: „Siostra Angelika twierdzi, że ma przywilej od księcia biskupa udzielony dla kaplicy szpitalnej, pozwalający na celebrowanie również i w dni powszednie” w słowach stanowczych „tego nigdy nie powiedziałam, posłałam jedynie w kopercie pismo otrzymane od księcia biskupa w sprawie binowania”. Ks. Bończyk przeczytał pismo osobiście, ale był podobno bardzo obrażony, że Siostra zwróciła się bezpośrednio do biskupa.

W dalszej części swej wypowiedzi s. Angelika zebrała warunki ks. Bończyka w następujących punktach:

1) Ks. kapelan Bończyk prosił księcia biskupa, aby nie było u sióstr miłosierdzia mszy św. w Wielki Czwartek;

2) aby odprawiano na Boże Narodzenie tylko jedną mszę św. o godzinie 5-tej. W tym względzie s. Angelika wyraziła się, że nie może niczego żądać, chce zaniechać dalszych zapytań, aby tylko przez to przyczynić się do wzmożenia „pokoju i miłości”. Powtórzyła jedynie prośbę, aby książę biskup udzielił zatwierdzenia przywilejów otrzymanych przez zgromadzenie „na lepsze czasy”, może będzie to „ostatni dowód ojcowskiej dobroci, z której kiedyś z wdzięcznością skorzystamy”.

3) W myśl postulatów ks. Bończyka winna być u sióstr miłosierdzia w niedziele i święta tylko jedna msza św.

²⁸ Ks. Ignacy Gałuszka (Galluschka) święcony 22 5 1869 r.

4) W dni powszednie mogła być odprawiana msza św. tylko wtedy, kiedy to mogło się odbyć bez konieczności binowania.

Odnosnie do tych punktów zapytywała s. Angelika, coż przez to chciał uzyskać ksiądz kapelan, „to jest dla mnie zagadką”. „Proszę kochanego Zbawiciela, aby mnie uchronił przed złymi myślami” w tym względzie. Mówiła ona wyraźnie, że prawie nigdy nie miały mszy św. w niedziele i święta. Od lipca 1877 r. miały tylko wtedy mszę św., kiedy odprawiał ją ks. kapelan Klein na mocy binowania, udzielonego „dzięki ojcowskiej łaskawości” księcia biskupa. Po upływie tego czasu siostrom groziło „rozpaczliwe opuszczenie”. To samo odnosiło się do dni powszednich. Dlatego s. Angelika ponowiła swą prośbę w gorących słowach: „padam do nóg i pokornie proszę Waszą Książęcą Dostojność, by nie cofał tego przywileju. Jest to krzyk rozpacz do serca mojego biskupa, a nie żądanie wywyższenia się. Nie żądam więcej mszy św. tylko trochę sprawiedliwości i miłosierdzia. Przeczytałam słowa mojego drogiego biskupa z dziecięcym szacunkiem i z wdzięcznością złożyłam na nich moje wargi. Duch Św. Wincentego zaleca nam ostatnie miejsce i wydaje mi się, że jedynym moim dążeniem jest utrzymanie się w tym duchu i udoskonalenie się. Pan Bóg stara się o to, abyśmy wytrzymały w tym duchu pokory. Musimy być codziennie zadowolone z okrucich spadających ze stołów. Powiem, dlaczego to wszystko tak się stało, jedynie wtedy, gdy mój biskup tego zażąda. Zresztą wolę być cierpliwa, wolę milczeć, modlić się, przebaczać. Nie mogę i nie wolno mi inaczej postępować jak dotychczas; muszę za to gorzko pokutować, że staram się postępować w duchu Św. Wincentego. Chcę wymóc na mnie coś, czego Pan Bóg nie chce. Mój Czcigodny, Drogi Biskupie, powtarzam na kolanach tę jedyną, z bojaźnią wyrażoną prośbę, aby Wasza Książęcą Dostojność nie cofnął zezwolenia na binacje u nas w niedziele i święta, na cześć i miłość Matki Bolesnej. Inaczej jestem w niedziele i święta bez mszy św. i Komunii św., gdyż nie mogę teraz wybrać się w drogę do kościoła, a w dni powszednie jestem narażona na bezwzględność, dla mnie bezlitosną samowolę obojdwóch, teraz tu panujących kapelanów. Jeszcze raz pokornie proszę mojego biskupa, aby przekonał, jeśli to jest możliwe, ks. kapelana Bończyka o jego fał-

szwym zapatrywaniu, które wypowiedział i konsekwentnie przeprowadza”²⁹.

Nie znajdujemy na razie śladów zapytania ze strony biskupa Förstera, dlaczego zrodziły się te trudności. S. Angelika podała też w tym liście, że książe biskup pozwolił binować w kaplicy sióstr miłosierdzia ks. Bronderowi i Kleinowi. Inni natomiast księża złośliwie tak wpływali, że zabroniono im odprawiać msze św. w kaplicy sióstr szarytek. Siostra Angelika określiła to jako pretekst do dokuczenia jej.

Od lipca 1877 r. odprawiano w kościele parafialnym niejednokrotnie za dużo mszy św. a w kaplicy sióstr ani jednej, ponieważ ks. kapelan Klein chciał binować tylko w niedziele, a wikariusz Bronder przychodził wtedy, kiedy zechciał. W tłusty wtorek, pisze s. Angelika, przybył nagle i nieoczekiwanie ksiądz wikariusz okręgowy i powiedział: „miałem celebrować w kościele, ale uchylić to tutaj; w kościele jest prawdziwy nadmiar mszy św., a dla chorych i dla sióstr nie. Kapelan Bończyk będzie zły, ale ja to wszystko biorę na siebie”.

List s. Angeliki kończy się następującymi słowami: „pokornie przepraszam mojego biskupa i proszę mi przebaczyć tak długie opisywanie. Musiało to jednak raz nastąpić. Proszę kochanego Zbawiciela, aby każde słowo usunął sprzed oczu biskupa, które nie odpowiadałoby Jego Boskiej woli. Gorąco również proszę o zniszczenie pisma, gdyby je ktoś znalazł, powstałoby wielkie zgorznienie. Napisałam te słowa tylko dla oka i dla ojcowskiego serca biskupa, dla którego będę mieć aż do ostatniego tchnienia nieograniczone zaufanie. Z najgłębszą i dziecięcą czcią wierna i posłuszna Siostra Angelika Stache”.

Następnie s. Angelika skierowała dalsze wyjaśnienia na zapytanie księcia-biskupa Förstera, z Bytomia 23 marca 1878 r.: „na powyższe pytania mojego Wielce Szanownego i Drogiego Biskupa śmiem odpowiedzieć po prostu i z szacunkiem”. W odpowiedzi wyjaśniającej s. Angeliki czytamy, że upoważnienia na Pasterkę na Boże Narodzenie i na mszę św. w Wielki Czwartek bez specjalnych starań z jej strony otrzymała ona od przełożonego generalnego księży misjonarzy i przesłała je do zatwierdzenia

nia księciu biskupowi w myśl zaleceń władzy. Siostry miłosierdzia posiadały pozwolenie na mszę św. Pasterkę już w poprzednich latach a ostatnio chodziło jedynie o jego odnowienie. Siostry miłosierdzia, zaznaczyła s. Angelika, nie miały nigdy najmniejszego nawet zamiaru wywyższać się ponad inne zakony w Bytomiu lub też wywierać jakikolwiek nacisk na miejscowe duchowieństwo w tym względzie, bo „nam należy się ostatnie miejsce i mamy je dzięki Bogu”. Podkreśliła Siostra też zdanie, że „miłość i pokój są ważniejsze” i dlatego jest zadowolona, jeśli nie się u nich nie odprawia na Pasterkę i w Wielki Czwartek, ale wydaje się jej całkowicie niesprawiedliwe, jeśli w czterech kaplicach odprawia się po jednej mszy św., a w innej kaplicy odprawia się aż 4 msze św.: „to my miałybyśmy raczej powód do żalu z powodu przywilejów jednej strony, oraz tak często niedokładnego oznaczenia czasu przez drugą stronę”. Odnośnie binowania w niedziele i święta, wydaje się s. Angelice, że bardzo myli się ks. kapelan Bończyk. „Pokornie i na klęczkach” prosiła ona księcia biskupa, aby nie odwoływał zezwolenia udzielonego na binację, podkreśliła, że „nie żądała żadnej mszy św. więcej”, przeważnie siostry nie miały żadnej mszy św., nie prosiła ona o rzeczy nadzwyczajne, ale o konieczne, aby siostry i chorzy nie pozostawali bez mszy św. Wydawało się jej, że w tym wypadku „ktoś chciał krajać własne ciało. Mądrość i dobroć” biskupa pokieruje jednak wszystkim najlepiej, gdy „niska namiętność i, jak się wydaje, wróg wszelkiego dobra usiłuje zniszczyć”.

Po otrzymaniu tych wyjaśnień książe biskup Förster wysłał z Janowej Góry (Johannesberg) 25 marca 1878 r. do „pierwszego kapelana księdza Norberta Bontzek” w Bytomiu list następującej treści, jako odpowiedź na jego pismo (z dnia 11 marca 1878).

Książe biskup zaznaczył, że parafia Bytom na Górnym Śląsku należała do najliczniejszych pod względem mieszkańców. Liczyła bowiem około 14 tys. wiernych. W ostatnich latach rozdzielono w niej 47.500 Komunii św., a siły duszpasterskie zostały osłabione z powodu śmierci proboszcza. Biskup nie chciał za wszelką cenę dopuścić do dalszego osłabienia sił duszpasterskich, gdyż „smutne położenie Kościoła uniemożliwiałoby obsadę placówek nowymi księżmi”. Po tej ogólniejszej uwadze przystąpił biskup do sprawy sióstr miłosierdzia, przypominając, że kongre-

²⁹ AA.W., sygn. V C 15 a.

gacja ta posiada od dawna przywilej udzielony jej przez Ojca świętego na odprawianie Pasterki z poleceniem powiadomienia jedynie o tym miejscowego biskupa i otrzymania od niego zezwolenia. Ostatnio kongregacja ta otrzymała też drugi przywilej zezwalający jej na odprawianie mszy św. w Wielki Czwartek. Książe biskup Förster zaznaczył, że biskup diecezji nie może kasować przywilejów udzielonych przez papieża pewnym kongregacjom, jedynie przyjmuje je do wiadomości i udziela pozwolenia na ich wykonanie, jeśli są tylko księża, dysponujący czasem i mający ochotę do spełniania tychże funkcji. Jest rzeczą jasną, że księży nie można do tego zmuszać, zwłaszcza gdy mają inne obowiązki. Dzięki tym uwagom załatwił książe biskup Förster poszczególne punkty listu ks. Bończyka. Odnośnie zaś do propozycji ks. Bończyka, aby biskup odwołał pozwolenie udzielone na binowanie mszy św. dla dwóch księży nadmienił on, że pozwolenie takie ma to do siebie, iż ksiądz może z niego skorzystać lub też nie; nie jest ono nakazem takim, który musi bezwzględnie wykonać, wyjąwszy jedynie tę okoliczność, jeśli ktoś przyjmuje to dobrowolnie jako nakaz.

Biskup Förster zakończył swą odpowiedź słowami: „żałowaliśmy, że ksiądz nie zdecydował się na ustne porozumienie z przełożoną Angeliką. Przy dobrej woli i życzliwych chęciach można w ten sposób usuwać przesady, unikać nieporozumień, zachować pokój i zgodę. Miłością uzyska się dwa razy więcej i osiągnie aniżeli skargami. Żyjemy przecież i tak w ciężkich czasach i pełnych goryczy. Czy chcemy te oplakane czasy uczynić jeszcze cięższymi i bardziej gorzkimi?”

Kopię tego pisma biskup Förster przesłał do przełożonej sióstr miłosierdzia s. Angeliki Stache³⁰.

Mimo to stanowisko księcia biskupa wobec oskarżonej s. Angeliki uspokojenie nie nastąpiło.

Wprawdzie ks. biskup Förster powiadomił pismem, wydanym w Janowej Górze (Johannesberg) 30 X 1880 r. naczelnego kapelana ks. Bończyka, że papież Leon XIII udzielił odpustów na okres od 27 listopada do 18 grudnia 1880 r. dla kościołów i kaplic sióstr miłosierdzia, a biskup Robert Herzog zezwolił na

³⁰ Siostra Angelika Stache umarła 2 4 1902.

urządzenie uroczystości w kościele Najświętszej Maryi Panny w Bytomiu ku czci Św. Wincentego a Paulo, ale ks. Bończyk nie zmienił na lepsze swego stosunku do sióstr miłosierdzia. Dowiadujemy się o tym z pisma biskupa Herzoga (6 IV 1886), w którym domaga się on od ks. Bończyka, administratora parafii, zestawienia wszystkich nabożeństw w zakładzie sióstr miłosierdzia i rozporządzeń biskupich zezwalających na te nabożeństwa. Siostra Angelika Stache żaliła się w liście do ks. Bończyka, że jego relacja wniesiona do biskupa zmierzała niesłusznie do zniesienia Najświętszego Sakramentu w kaplicy sierocińca³¹.

Widocznie po tym spięciu nastąpiło pewne uspokojenie, od 16 VII 1887 r. ks. Bończyk otrzymał nominację na zwyczajnego spowiednika sióstr. W tymże roku (17 XII 1887) kardynał Jerzy Kopp zezwolił w piśmie do ks. proboszcza Bończyka siostrom miłosierdzia w Bytomiu, Biskupicach i Niemodlinie na odprawienie mszy św. o północy na Boże Narodzenie i w Wielki Czwartek.

Zachodzi teraz pytanie, na jakim tle mogły powstać te rozdziewki. Niewątpliwie siostry miłosierdzia wnosily na teren Bytomia znaczny procent ducha polskiego i z tego powodu mogły nie podobać się pewnym czynnikom administracyjnym. Niechęci tej nie mogły wzbudzić w ówczesnym duchowieństwie, zajętem w duszpasterstwie parafii bytomskiej, ponieważ członkowie duchowieństwa parafialnego władali przeważnie polskim językiem, a ks. Bończyk słynął jako znakomity poeta, piszący po polsku, chociaż na odcinku pracy parafialnej był więcej związany z ubogimi siostrami szkolnymi³².

Większą część winy zdaje się ponosić s. Angelika, chociaż stara się zwalić z siebie ciężar odpowiedzialności, a resztę należy złożyć na bytomskie otoczenie społeczne.

³¹ APB. sygn. B. V. 1.

³² Ks. N. Bończyk jeszcze jako kapelan w Bytomiu napisał o nich krótką historię pt.: *Die Armen Schulschwestern D. N. D. an der Elementarschule zu Beuthen O. S.*, Beuthen O. S. 1879.

HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT VINCENT DE PAUL À BYTOM ET DE L'ACTION PASTORALE QUI LES CONCERNE

Résumé

Un édit du gouvernement prussien supprime en Silésie en 1810 tous les couvents à l'exception des Frères dits de la Miséricorde, des Soeurs Noires de Ste Elisabeth, et des Ursulines, vu les services que ceux-ci rendaient dans les hôpitaux. Le développement de la vie monacale en Silésie se trouve ainsi paralysé, malgré l'influence bienfaisante que les couvents exerçaient. On était à la recherche de différents moyens pour trouver une issue de cette situation et pour venir en aide aux paroisses et aux oeuvres ecclésiastiques. Grâce à l'initiative hardie des catholiques on essayait de faire renaître la vie monacale malgré les obstacles opposés par le gouvernement prussien. Il faut mentionner ici en premier lieu l'initiative de l'abbé Joseph Szafranek, curé de la paroisse de Notre-Dame à Bytom et député à l'Assemblée Nationale de Berlin qui, en 1840, eut l'idée de faire venir dans sa paroisse les Filles de la Charité de St. Vincent de Paul.

Le gouvernement prussien, l'administration et les protestants ne voyaient pas d'un oeil favorable tous ces desseins. Avant de réaliser son projet l'abbé Szafranek dut surmonter maintes difficultés.

Ce n'est qu'en 1850 que les Soeurs purent s'établir à Bytom, venant de Paris. Elles furent rattachées à la province de Poznań. Parmi les trois premières soeurs deux étaient Polonaises, la troisième Luxembourgeoise. Elles développèrent aussitôt une activité dans les hôpitaux et dans les orphelinats.

Elles se heurtèrent à de nombreuses difficultés pour assurer les services pastoraux de l'hôpital et de l'orphelinat pendant le Kulturkampf. En ce temps l'abbé Norbert Bończyk, remarquable poète silésien, était administrateur de la paroisse de Bytom. Une intéressante correspondance s'engagea à ce propos entre les Soeurs, le prince-évêque de Wrocław et l'abbé Bończyk. Cette correspondance est l'objet de notre article.

Ks. JAN OBLĄK

ZGROMADZENIA ŚW. WINCENTEGO A PAULO NA WARMII

Obydwie rodziny duchowne Św. Wincentego a Paulo przybyły na Warmię dość późno, bo dopiero w drugiej połowie w. XIX. Ale kontakty Warmiaków z nimi istniały od dawna. Młodzieńcy warmińscy wstępowali do seminariów Ks. Misjonarzy głównie w Warszawie i zajmowali nawet wysokie stanowiska. Po upadku studiów teologicznych w Braniewie, spowodowanego kasatą Zakonu OO. Jezuitów, alumni warmińscy zdobywali wykształcenie teologiczne w seminariach duchownych na terenie Polski, prowadzonych przez kapłanów Zgrom. Misji. Zwłaszcza Seminarium Duchowne w Warszawie wychowało i wykształciło dziesiątki księży dla Warmii¹. W Warszawie u Księża Misjonarzy studiowali również dwaj biskupi warmińscy: Andrzej Stanisław Hatten (1838—41) i Józef Ambroży Geritz (1842—67). Ostatni pozostał też pod urokiem akcji charytatywnej Sióstr Miłosierdzia w Warszawie, co wpłynęło później na jego decyzję sprowadzenia ich na Warmię. Studia u Księża Misjonarzy w Warszawie miały duże znaczenie z punktu widzenia narodowego, ponieważ przez nie Warmiacy utrzymywali łączność z Macierzą i pogłębiali swoją znajomość kultury i języka polskiego.

* * *

Księża Misjonarze Św. Wincentego a Paulo przybyli na Warmię w r. 1870. Z Kolonii sprowadził ich biskup Filip Kremetz, który sam pochodził z Nadrenii i osadził ich w klasztorze po-

¹ Por. ks. J. Obląk, *Stosunek niemieckich władz kościelnych do ludności polskiej w diecezji warmińskiej 1800—70*, Lublin 1960. E. Brachvogel, *Das Priesterseminar in Braunsberg*, Braunsberg 1932, s. 43